Document generated on 10/10/2024 4:09 p.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Les ananas de la colère de Cathon

Thara Charland

Number 269, Summer 2019

Êtes-vous sérieux? Postures ironiques et usages du trivial

URI: https://id.erudit.org/iderudit/91325ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Charland, T. (2019). Review of [*Les ananas de la colère* de Cathon]. *Spirale*, (269), 38–40.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

THARA CHARLAND

Maï tai, piña colada, œufs dans le vinaigre

LES ANANAS DE LA COLÈRE

CATHON

Pow Pow, 2018, 136 p.

J'ai vécu, il y a quelques semaines, une expérience qui ferait rougir de jalousie la plupart de mes contemporains qui cultivent, comme le veut la doxa, un amour de l'ironie comme mode d'être au monde et une affection toute particulière pour ce qui est méta. C'est du moins ce que propose Christy Wampole dans son article « How To Live Without Irony » : *« Pour beaucoup d'Américains et d'Américaines nés dans les années 1980 et 1990 – les membres de la génération Y, ou les milléniaux –, particulièrement les caucasiens et caucasiennes de classe moyenne, l'ironie est le mode principal d'appréhension de la vie quotidienne.*[1] »

Après une journée passée à relire *Les ananas de la colère*, mes amis m'ont traînée au Snowbird Tiki Room, rue Saint-Hubert, où la serveuse du vendredi soir s'est révélée un sosie de Marie-Pomme Plourde, protagoniste de la bande dessinée de Cathon : chemise fleurie, petite coupe au carré et toujours prête à préparer des cocktails à l'ananas pour ses clients. Pendant qu'elle essuyait un verre devant nous, la scène nous est apparue en tous points semblable à la page couverture des *Ananas de la colère*. Comme on dit : toute est dans toute.

L'histoire des *Ananas de la colère* commence en 1981. Au Grand Tournoi international de limbo de Trois-Rivières, Serpentine la Souple perd contre Bonnie Lavallée. Quarante ans plus tard, Bonnie est retrouvée sans vie dans son appartement. Le seul officier en service de la ville – le reste du corps policier est parti à l'épluchette de blé d'Inde annuelle – clôt rapidement l'affaire : intoxication au piña colada. Mais la voisine de Bonnie, Marie-Pomme Plourde, décide de mener enquête sur cette mort mystérieuse.

1
Traduction libre : « For many Americans born in the 1980s and 1990s – members of Generation Y, or Millennials – particularly middle-class Caucasians, irony is the primary mode with which daily life is dealt. »

RETOUR DU *POLYNESIAN POP*

Cathon campe l'intrigue de sa plus récente bande dessinée dans l'exotique ville de Trois-Rivières. Ses personnages partagent leurs journées entre le Bar L'Ananas d'or, le Cinéma Neptune, le supermarché Chez Flamand, les soirées tropicales au Quillorama et les cours de surf sur le Saint-Laurent. Dans cet univers où le kitsch hawaïen est à l'honneur, tout le monde boit des cocktails à l'ananas et l'on règle ses disputes pendant des parties de « Pige dans le lac ». Si le Coconut Motel et le Coconut Bar font effectivement partie des institutions de la ville de Trois-Rivières depuis plusieurs décennies, Cathon imagine ici un quartier entièrement tiki au cœur de la métropole mauricienne.

L'intérêt américain pour la culture tiki remonte au XIX^e^ siècle même si, dans son livre *The Book of Tiki*, Sven A. Kristen qualifie cette curiosité pour l'imaginaire du Pacifique d'anomalie kitsch post-Seconde Guerre mondiale. Le mouvement prend manifestement de l'ampleur dès le milieu du XX^e^ siècle, alors que les ornements à thématique nautique, les bars hawaïens et les décors inspirés par le *Polynesian Pop* deviennent particulièrement populaires. Dans l'entrevue qu'elle a accordée à Marie-Louise Arsenault à l'émission radiophonique *Plus on est de fous, plus on lit*, Cathon mentionne que la culture tiki est parfois associée à une objectivation de la femme – celle-ci s'incarnant probablement le mieux dans la figurine de *hula girl* qui se trémousse en continu sur le tableau de bord de certaines voitures. L'auteure ne récupère donc pas le kitsch hawaïen en bloc, mais opère un tri. Dans *Les ananas de la colère*, les danseuses hawaïennes sont des dures à cuire qui fument la cigarette, boivent du rhum et prévoient leur stratégie en vue de leur prochain tournoi de bowling. Dans une autre entrevue, celle-ci pour *La Fabrique culturelle* de Télé-Québec, Cathon déplore d'ailleurs *« [...] qu'il manque beaucoup de personnages féminins intéressants dans la bande dessinée »*. On ne peut que se réjouir de voir la bande dessinée de Cathon pallier en partie ce problème en proposant une panoplie de personnages féminins forts : Bonnie Lavallée, athlète professionnelle, Marie-Pomme Plourde, enquêteuse improvisée, Madame Ghyslaine, femme d'affaires aguerrie, etc. Et comme en témoigne l'arbre généalogique de Marie-Pomme, ce sont les femmes qui lèguent leur nom dans la famille Plourde.

MORT SUR LA MANICOUAGAN

Difficile de ne pas entendre, dans le titre de la bande dessinée de Cathon, celui du roman de Steinbeck, *Les raisins de la colère*. Mais il existe entre les deux textes bien peu de ressemblances. Il faut plutôt chercher, comme nous l'indique la troisième de couverture, du côté des traductions françaises des intrigues policières d'Agatha Christie. Dans un jeu de permutation qui contribue sans conteste à l'humour du livre, *Mort sur le Nil* d'Agatha Christie se transforme en *Mort sur la Manicouagan*. Ici, c'est la rencontre du grand (la tradition littéraire du roman policier et l'héritage de Christie) et de l'insignifiant (la rivière Manicouagan) qui fait l'humour des titres des romans d'enquête que dévore Marie-Pomme. Cette dernière, tout comme l'auteure des *Ananas de la colère*, est également influencée par ses lectures, les polars mettant en scène la détective Shirley McSnuffles (*C'est le prospecteur qui a fait le coup*, *Les patins de la colère*, *Les ouananiches du destin*, etc.). À l'instar de son héroïne préférée, Marie-Pomme fait enquête et interroge tour à tour les proches de Bonnie pour découvrir qui l'a assassinée : les sœurs Kameha, danseuses de hula et championnes de bowling, le frère de Bonnie, professeur de surf sur le Saint-Laurent, ou Ghislaine, propriétaire du Bar Barracuda, un débit de boisson clandestin.

Le récit de cette enquête est entrecoupé de planches qui prennent la forme de fiches d'identification de personnages, de lieux et d'objets, cette catégorisation tripartite ne manquant pas de rappeler le jeu de société Clue. Ces fiches, en plus de mettre le récit en suspens et de ralentir le rythme de l'intrigue, convoquent tout un imaginaire de la collection. En effet, si l'on apprend que Marie-Pomme *« rêve de façon récurrente qu'elle échappe sa collection de cartes de baseball dans les égouts parce que ses doigts sont devenus des saucisses »*, la planche où cette information est révélée ressemble elle-même à une carte de collection.

Ma génération a d'ailleurs été marquée par ce réflexe collectionneur (cartes Pokémon, pogs, billes, cartes de hockey), et ce, notamment par l'entremise de ces magazines aux sujets des plus variés que l'on retrouvait dans tout bon dépanneur et qui proposaient à leurs lecteurs et lectrices de commencer une collection (pierres précieuses, pièces pour un modèle miniature d'avion, figurines de superhéros, etc.). Nous avons entre autres découvert l'univers romanesque de Christie grâce à la maison d'édition Hachette qui, dans les années 1990, publiait les romans de la reine du polar accompagnés d'un magazine où l'intrigue

était décortiquée, le tout dans une traduction française un peu guindée. Cette artificialité et cette rigidité de la langue sont reprises dans *Les ananas de la colère* et contribuent au ton humoristique et léger de l'histoire. Ainsi, quand elle interpelle le commis à la location de souliers de bowling du Quillorama, Marie-Pomme s'adresse à lui en ces termes : *« Mon brave ! Que pouvez-nous me dire sur ces trois jeunes femmes frisées ? »* Le décalage entre le contexte risible d'un interrogatoire dans un salon de quilles et l'utilisation d'un langage soutenu n'est qu'un exemple de l'esthétique discordante développée dans la bande dessinée.

LE KITSCH ET L'INSIGNIFIANT

Il y a en effet quelque chose qui grince chez Cathon, dans ce monde où les affiches des bars tiki annoncent *« Mai taï, piña colada, œufs dans le vinaigre »*. L'univers de la bande dessinée est saturé d'hibiscus, d'ananas, de cocktails sucrés et de palmiers tandis que l'on enquête sur ce qui devient, tout au long du livre, une affaire de meurtres en série. Le ton ironiquement naïf des récitatifs participe aussi à cette esthétique du décalage : *« Le soleil se couche sur le quartier hawaïen de Trois-Rivières. Les Trifluviens rentrent chez eux le cœur léger. Au loin, sur le fleuve, un banc de bélugas saute hors de l'eau pour dire au revoir aux dernières lueurs du jour. »* L'exergue même des *Ananas de la colère* donne le ton : *« Hawaï, c'est le plus beau pays de tous les États-Unis. »* L'auteure a puisé ici dans la culture musicale des années 1990 – c'est en 1991 que ces paroles du célèbre groupe johannais *Les marmottes aplaties* sont apparues sur les ondes radiophoniques du Québec et ont marqué l'imaginaire collectif. Cet exergue, en plus de raviver la fibre nostalgique des amatrices et amateurs de punk québécois, place d'emblée le texte sous le signe de l'insignifiant, du niaiseux, de l'ironique. Rappelons que c'est d'ailleurs un des traits générationnels que nous attribue Christy Wampole. En plus de cultiver un amour pour le mauvais goût et une nostalgie pour une époque qu'il n'a pas connue, l'ironiste reconnaîtrait stratégiquement sa propre insignifiance et mettrait à distance, du même coup, toute forme de sincérité. Le constat de Wampole, initialement formulé à propos d'une publicité, est par la suite généralisé au mode de vie de notre génération : *« Elle [la publicité] avoue d'avance sa propre incapacité à accomplir quoi que ce soit de significatif. Rien ne peut lui être reproché puisqu'elle se saborde déjà elle-même. Le cadre ironique fonctionne comme un bouclier contre la critique. Il en va de même pour le mode de vie ironique. L'ironie est le moyen le plus efficace d'auto-défense puisqu'il permet à une personne de ne pas assumer la responsabilité de ses choix, esthétiques ou autres.*[2] »

Le décor dans lequel Cathon campe l'intrigue des *Ananas de la colère* est-il ironiquement kitsch ou sincèrement de mauvais goût ? Un peu des deux, peut-être. Dans l'introduction de la capsule vidéo de *La Fabrique culturelle* sur la bande dessinée, on voit Cathon qui met, pour la toute première fois, les pieds dans le célèbre Coconut Bar de Trois-Rivières. L'auteure déambule et commente avec beaucoup de plaisir la décoration du débit de boisson qui ressemble en tous points à celui de la bande dessinée. Il faut d'ailleurs souligner le travail colossal accompli par Cathon sur l'ambiance et le décor. Si le style peut sembler, de prime abord, naïf ou enfantin – on reconnaît sans mal la parenté graphique entre *Les ananas de la colère* et *Les ennuis de Lapinette* ou *Mimose et Sam*, un album pour enfants et une bande dessinée jeunesse de la même auteure – force est de reconnaître qu'ici, rien n'a été laissé au hasard. Le livre, dessiné minutieusement à la plume, pullule de motifs hawaïens et de références nautiques. Tout est cohérent dans *Les ananas de la colère* : des chemises tropicales des Trifluviens au lei de fleurs qui orne toujours les cheveux de Marie-Pomme, en passant par son réveille-matin poisson-ballon et jusqu'au cinéma Neptune qui ne passe que des films à thématique maritime : *The Endless Summer*, *Sous le ciel bleu d'Hawaï* et *Seul au monde*. Au fil des pages, les lectrices et lecteurs découvriront un univers graphiquement cohérent, mais jamais redondant ou lassant. Ici, tiki ne rime plus avec échappatoire, vacances en bord de mer et soleil plombant ; la bande dessinée propose un monde plutôt sombre avec des cases graphiquement chargées et des noirs saturés.

Enfin, si l'on peut se désoler du fait que l'intrigue des *Ananas de la colère* se dénoue un peu trop rapidement, voire facilement, l'originalité de l'univers imaginé par Cathon pallie amplement ce manque de ressort narratif. Et l'on peut se réjouir qu'il existe désormais un remède au vide existentiel créé par la fermeture du regretté Jardin Tiki (Montréal, 1986-2015).

2
Traduction libre : « It pre-emptively acknowledges its own failure to accomplish anything meaningful. No attack can be set against it, as it has already conquered itself. The ironic frame functions as a shield against criticism. The same goes for ironic living. Irony is the most self-defensive mode, as it allows a person to dodge responsibility for his or her choices, aesthetic and otherwise. »